

GILLES SAOUD

Lit

Note introductory (2026)

En 2000, Lucien Attoun, animateur bien connu d'émissions de radio consacrées au théâtre, me demande une pièce pour une nouvelle série qu'il imagine. Il s'agit de concevoir une œuvre courte, d'une durée d'environ 25 minutes. Le thème est libre. Je lui propose, dans un synopsis très laconique, une situation réunissant deux hommes dans un lit. Il accepte. Après quelques hésitations, j'exprime mon souhait que l'œuvre soit diffusée sous un pseudonyme.

J'apprendrai plus tard que le manuscrit traînant quelque part dans sa chambre, son épouse Micheline, fine lectrice et dame de haute culture, lui demande de quoi il s'agit – elle ne connaît pas cet auteur. Il lui explique. Elle lit le texte, et s'en trouve bouleversée. Elle dit que c'est l'une des choses les plus fortes qu'elles ait lues récemment. La réalisation radio est confiée à mon amie Blandine Masson, qui sait que je suis l'auteur et accepte de ne rien en dire. La distribution réunit, si l'on peut dire, Hugues Quester dans le rôle principal, et Vincent Masquelier dans celui du personnage quasi-silencieux. Le texte est enregistré, après quelques coupes. On me raconte qu'après la prise, qui se fait en continu, Quester tombe en sanglots. Il ne connaît pas l'auteur. L'émission est diffusée le 3 janvier 2001. Avant ou après cela, les Attoun me proposent une publication dans un volume collectif intitulé Radiodrames, qui paraît la même année¹.

Quelques années plus tard (en 2008), un cycle est organisé au Centre dramatique de Rouen, alors dirigé par Elizabeth Macocco. J'y donne, en lectures mises en espace, une série de pièces dont je suis l'auteur, interprétées par un groupe d'acteurs, parmi lesquels quelques professionnels dont je suis proche, avec des comédiens amateurs de la région. Dans le programme j'intègre Lit, dont je fais moi-même la lecture, en présentant l'auteur comme Gilles Saoud. Le moment est mémorable, au moins pour moi et quelques (rares) personnes présentes. Enfin, quelques années plus tard encore (dans la décennie 2010, je ne sais plus quand), le théâtre dirigé par Lucien et Micheline Attoun, et qui porte le nom de Théâtre ouvert, confie une « carte blanche » à Stanislas Nordey, qui veut intégrer la pièce dans la soirée, et la lire lui-même. Avec mon accord, les Attoun le mettent dans la confidence.

¹ E. Durif, J. Jouanneau, J. Lacoste, G. Saoud, *Radiodrames*, Théâtre ouvert « Enjeux », 2001.

Voilà pour l'instant. C'est la première fois que, publant ce texte parmi mes écrits de théâtre, je fais ici état, discrètement mais publiquement tout de même, du fait que j'en suis l'auteur.

Janvier 2026

LIT

Deux hommes allongés, côte à côte, dans un lit.

L’UN :

Est-ce que tu dors ? Il se peut que tu dormes. Tu ne m’entends peut-être pas, ou si tu entends cela se perd, dans les ondes, les courants, dessous.

Ton souffle est lent. Le haut de ta poitrine se soulève, régulier, très peu, avec douceur. Te voir ainsi couché sur le dos, et ce lent mouvement de l’air que tu chasses, donne une impression de grande tranquillité.

Mais rien ne garantit que tu dors. Il se peut que tu m’écoutes, et ne veuilles donner aucun signe. Tu penses que je vais te faire une demande, tu souhaites n’avoir pas à répondre, pas même à dire non. Tu veux respirer, t’endormir, sans refus ni éclat.

Tu as laissé la radio allumée. Il flotte dans la chambre, autour du lit, une brume de propos diffus, de musiques qui traînent.

Je ne sais pas si tu m’entends. C’est tant mieux : si j’étais sûr que tu m’écoutes, le dialogue me tiendrait dans son filet, avec l’espoir et la demande, je ne veux pas. Et, certain que tu dormes, je serais seul – muet.

Je suis venu à toi de très loin. Elle est longue, la vague qui m’a porté dans ce lit. Si je dis : « je t’ai rêvé enfant, puis jeune homme, puis encore adulte », pour dire :

« je t’ai rêvé quand j’étais tout enfant, puis dans les arrogances de ma jeunesse, et encore aujourd’hui où j’ai l’œil fixé désormais sur la rive du temps des vieux »,

n’y vois aucune mystique : je ne t’habille pas en apparition, ni en messie, je pouvais mourir, prendre une autre route, ne croisant jamais la tienne

– mais seulement ceci, qui est difficile : depuis très longtemps je cherche quelque chose qui te ressemble (ou quelqu’un ?), et qui ressemble aussi à tant d’autres, un peu faits comme toi, espoir déjà éprouvé devant mille visages, mille hanches, mille cous, mais sans toucher, ni parvenir, atteindre. Et à nouveau devant toi, ici,

en cet instant même, j'ai l'incertitude absolue d'être à quelques pouces du Vide, ou du Lieu,
c'est-à-dire : dans un instant, une heure, quelques semaines, tu te seras fondu dans la nappe de tout ce qui fuit et m'abandonne, ou bien, peut-être (ce seul « peut-être » est un espoir fou)
tu m'auras pris par la main.

Je cherchais un frère. Grand et petit. Petit : tu es jeune, comme tous les autres depuis toujours, plus visiblement plus jeunes comme je vieillis, toujours de ce même âge, le tien, c'est-à-dire adulte, et même un peu plus adulte peut-être depuis peu, mais plus à l'écart de moi qui désormais discerne la deuxième rive, suis plus proche de l'horizon. Petit frère qui m'as manqué en je ne sais quelle première donne, et après qui je cours voyant toujours croître sa distance, devenu figure du fils que je n'ai pas eu, ce qui est dououreux parce que je ne cherchais pas un fils, mais un cadet, un minime, mon benjamin. Et grand pourtant, mon grand frère, non par l'âge, je ne cherchais pas d'autre aîné que mon Louis, qui enfant m'avait béni baptisé baigné de tant de rires, de tant d'aïnesse, mais grand par l'allure, la bienveillance pour me prendre et me conduire, le guidage et le conseil, le sourire de haut venu qui m'inonde et qui sait, qui me dira la route, et ce qu'il faut faire, au piano, avec les filles, et me haussera de sa grâce à un peu moins de gaucherie dans le sport. Grand par la taille, plus que moi, un peu plus large, plus ferme, courant plus vite et plus costaud – mais un frère, pourquoi ? Pour qu'au fond du premier regard, de chaque oeillade renouvelée, mais dès la première, se loge un abîme de retrouvaille, une plongée, un fond de matière primitive qui fait aussi miroir, quelque ancienneté primordiale toujours connue, qui resurgit et revient, et me saute au visage, ce vertige de commune naissance avant toute mémoire tracée ? Je l'ai entrevue, en chacun de vous tous, cette enfilade, noire chute, sonde qui me creuse, puits perdu à l'arrière de ma tête, sous mes os, – et pourtant : c'est un ami. Pas un frère, un ami, ta peau est si étrange. Où s'écrit en granules et fibrilles, poils et tessons,

l'étrangeté verticale qui t'a puisé à un autre fond, une autre terre,
une autre langue,
un autre accent, une autre classe, toi l'auguré d'autres mânes, d'autres
dieux. Vêtu de ta blondeur un peu épaisse et rose, ou de ta
bruneur mate, plus mate que la mienne,
ce signe de ton style ailleurs typé que dans la familiarité de mes
ancêtres – légèrement racé, mon frère ami.

Tu m'accompagnerais sur les chemins de campagne, nous
marcherions, courrions ensemble, sauterions tant de haies ! Et
c'est vrai : nous l'avons bien senti,
l'air de la Provence malicieuse et aigre nous piquer les joues, les
tiennes rosies, redevenues d'enfant, les miennes plus dures,
tannées, ici tous deux rapatriés dans la terre ironique et
ensoleillée des Aures
et nous ririons dans l'eau, cabriolant dans la fraîcheur tunisienne,
enroulant nos reins sous la salaison mate et pure des lacs éternels
du Sud, pirouettant l'écume et le bronze des peaux sous les
pirogues de La Marsa,
– et nos fêtes de pensée ! Je me souviens d'un soir où nous fûmes
écrasés au sol, jetés à terre tous deux, silencieux, immobiles,
presque côte à côte comme aujourd'hui mais pas vraiment, seulement
les deux têtes proches l'une de l'autre, les deux corps
convergeant vers elles en un V, et il n'y avait pas de lit,
seulement le plancher rude et vieilli de Strasbourg,
tous les deux, plaqués, foudroyés par la pensée,
par l'ivresse de penser !
Je chantais à pleine voix quand tu trébuchais les notes,
tu courais, volais de pierre en pierre où je chancelais de peur,
pataud devant ta grâce, fildefériste souverain devant tes candeur ou
tes fuites,
et nous avions exactement le même âge, remontés sur les hauteurs de
l'enfance, adolescents plutôt, jeunes et très mûrs, très ardents et
très sages,
très jumeaux, très lointains, parfaitement appariés.

Est-ce que tu dors ? Ma voix se mêle aux sons de la radio. Tu aimes
bien t'endormir ainsi, laisser parler les ondes. Légers orchestres,
joutes, ou la voix sans pareille des diseurs du soir. Tu cours sur la

bande, tu t'arrêtes aveugle,
à des organes décharnés, lointains. Une nuit, tu as ouvert la chambre à
des babilis très vieux, on se croyait revenu avec la nuit vers les
sources du siècle,
collés sur des images d'avant. Moi, c'est assez qu'on parle, pour que
je me croie dépositaire d'une confidence, regardé, interdit
d'esquive par les portes du sommeil –
même la musique : le moindre penché harmonique me tient en éveil
comme une alerte, ou un soupçon. Je ne pourrais dormir qu'à la
chute.
Mais peut-être qu'au fond tu ne t'endors jamais, seulement tu glisses.
Jamais tu ne sors, ni ne rentres en toi-même, fermant les écluses
du monde. Au contraire : tu abolis la distance, tu vas et viens
entre le monde et
ton audience intime, tu lèves les herses du grand Sujet, plus de failles,
de fosses. Tout est réuni. Te voilà fondu en une grande écoute, un
grand Accueil, une frontière délaissée, vacante,
par dessus quoi toutes les effluves du dehors et les souffles du dedans
désormais se mêlent et se confondent. Et ma voix après tout, ma
petite voix sans apanage,
n'est qu'un des bruits du vaste champ des choses, des musiques du
ciel et des rives, des mers, des éruptions, des laves,
de la radio.

Un peu de silence épais, brusquement survenu, nous enrobe. La nuit
va s'ouvrir en abîme, nous avaler. Je n'entends plus ton souffle,
il fait plus sombre, je me sens tomber au-dedans de moi.
C'est fini. Rien n'arrivera ce soir, nous allons disparaître, emportés
par nos deux courants, nos marées adverses, nos dérives obscures
et séparées.
Je te sens qui t'éloignes, comme un marin sur le bastingage dont le
regard traîne, cependant que la coque lourde déchire le flot
devant moi,
Marin, Bastin rêvé dont l'œil sur moi se pose et semble dire Salut, le
Séparé, l'Orphelin, rien n'aura jamais lieu.
Je m'insurge, t'appelle. Viens, ne laisse pas la mer. Je ne veux pas
tomber, couler en torche au fond des eaux. Donne ton bras, qui
au mien s'agrippe et forme la chaîne sans vide, adhérée,
ton bras, l'acmé de l'ami, le muscle torse et le poil de laine, ta main

nouée, jeu de roues et de tiges, à la mienne prise, ta poigne serrée
qui dit à l'univers que rien ne nous fera lâcher,
tous deux, amis scellés, agrippés en vigne, cep heurté creusé en
repousse au dedans de sa propre branche, toi et moi, la Greffe,

j'entends ma voix qui hors de moi s'élève et dit : est-ce que tu
m'entends ? je voudrais poser ma main sur ton ventre
Et il arriverait ceci, que tu serais d'accord, tu dirais oui, ou tu ne dirais
rien mais ce serait un oui, un oui donné d'un léger acquiescement
du front, ou d'une respiration légère qui approuve,
et il arriverait ceci : une joie infinie, de Surface, de la paume de la
main et du dedans des doigts, absolument comblés, absolument
enfantins et heureux, longtemps,
mais

la grâce après un instant s'effacerait, s'enfuirait dans le fond des
organes, la moiteur de la peau et la torpeur engourdie du Tact,
alors je bougerais ma main, légèrement, sur ta poitrine, d'abord sur un
pouce, une étroite zone, puis un peu autour, dessinant la courbe
des côtes, longtemps,
longtemps dessinant la courbe de chaque côté et son volume apparent,
brossant à contre-sens le lainage des poils, moultant par en
dessous le volume des seins,
et je resterais longtemps là, logé, abrité, infiniment recueilli, peut-être
la tête là-haut reposée sur le haut de ton souffle,
ou de la main, palpant et moultant ton cou, ton visage,
moultant chaque creux de ton visage comme une main qui sculpte,
mais non, plus légère, orbitale, plus coiffante, frôlant le front et
puis une épaule dans le mystère retrouvé de la primordiale
Caresse,
– et tu dirais oui, ou ne dirais rien mais j'entendrais, distinctement,
oui.

*Ô les sables d'Afrique, mon architecture première. Mon corps oublié,
ancien, ce peuple de moi qui habite, ma terre cassée, tombante,
sèche*

Et il arriverait ceci que ma main, épuisée, sèche, gourde,
s'immobiliserait sur ton ventre, déprise de sa vie, craintive peut-

être, oui craintive sans doute, apeurée, mais surtout éreintée, essorée de sa vie

alors tu la prendrais de ta main, et la poserais sur ton sexe, bras d'honneur, fruit gorgé, poing levé comme une arrogante bravade, et je me poserais, reposerais là, sur cette extrémité, ce bout de toi, fébrile et calme, intégralement accueilli, béni, réconcilié sans autre auberge ni demeure que ton infini consentement.

Alors je séjournerais longtemps dans cette région, cet abri, cette crique, entre les arches, les plages, les grottes du haut de tes cuisses, et la touffeur ou les ondes ouvertes des poils,

les poils d'en haut des cuisses, avenants, épars, accueillants, consentants, hospitaliers, petite brousse claire, lâche, disperse, lande longue et disperse du haut des cuisses tombant en falaises, absolu resserrement, ramassement de ton être, ce morceau du monde, cette coupe de matière, toi –

et j'aimerais glisser le long de la mécanique des jambes, ici fuseau, ici morceau de roue et prothèse de vélo, genou arqué, noué, morceau d'arbre

la matière montée, l'assemblage mécanique de tes roues, dents et mortaises, tes os, tes clés, tes joints, toi –

et pourtant reviendrais sans cesse en haut, à la jointure des cuisses, au bonheur sans fond et sans faille de retrouver le bras levé, le poing tendu,

et il faudrait bien sûr que je le lèche et l'enfourne et le lèche, ouvrant grand la bouche parce qu'il est gros, et sente la saveur aigre et canine dont on ne sait ce qu'elle secrète, et quel secret, ou si seulement c'est la salive qui vers elle-même se retourne et s'étonne de soi –

Ainsi nous rêverions. Affranchis, soulagés de toute peur, bénis au monde, et toi qui n'aimes que les femmes m'accueillerais de ta bienveillance entière et sans tache, me ferais le don de ton exacerbation légère et d'ainsi céder à la superficialité de ton plaisir.

Parce qu'il n'y aurait ainsi en toi aucune convoitise, cupidité, injonction, puisque tu serais tout entier réponse, accord à moi donné par la surabondance du corps lui-même, généreuse bienvenue du sexe.

Ainsi nous rêverions. Mais bien sûr je ne saurais rien de tes rêves, ni des figures de ton plaisir. Et ne voudrais rien en savoir, n'y attendant aucune reconnaissance, aucune retrouvaille, le corps me suffit, le corps m'excède, ton corps donne plus qu'aucune image, je ne veux aucune méditation, aucun dieu –

et je me lèverais, m'éloignerais de toi, allant vers un site proche du lit ou pas trop, et doigts légèrement tremblants chercherais du beurre, de l'huile,
ou par peur des taches un de ces tubes incolores désormais si faciles à demander en pharmacie ou au super-marché sans rien demander, que je tiens toujours près de moi, depuis des décennies, dans l'attente de ce moment jamais venu encore,
et te regarderais d'un peu loin, ainsi allongé sur le dos, immobile, comme paisible, sans mouvement aucun, yeux clos,
et pourtant membre en l'air quêtant les cieux mais pas comme un regard de chien vers le haut adressé à son maître, non, absolument compact et aveugle, plutôt comme une force chthonienne ou végétale qui obscurément fait son chemin vers son horizon et son but,
et je reviendrais à toi, et napperais ton sexe de cette crème, de ce chrème, le nimbant et le massant doucement et sentirais alors sa pleine ferveur et large, épaisse rondeur revenue
et j'enduirais aussi de ce gel l'extrême jointure de mes jambes, entre les fesses au bord et au dedans du trou,
et enfin sur toi m'allongerais, sentant tout du long, du haut du torse au bas des jambes, du cou au pied, cette fraîche chaleur, cette chaude fraîcheur de toi, à moi, commise, prévue, jouxtée comme deux longues moitiés de la fève de l'être enfin rejoindes,
ô la retrouvaille de toi jamais ainsi touché, retrouvé cependant tout au long de ce bout du monde que je suis,
et ainsi je resterais posé, déposé, lâché et livré sur celui qu'à cet instant je veux appeler mon frère, mon allié,
et je m'assiérais au bas de ton ventre, genoux repliés sous moi,
et je sentirais le sexe et la montée de toi tout près, tout logés, dans la ligne et la crevasse intime des fesses,
accueillis, pleins, absolument bienvenus et à leur place,
et je guiderais ton sexe au bord de la vasque et du goulot, et je

l'induirais au dedans, avec au début de la douleur, de la clôture,
mais pensant,
ouvre toi ouvre toi,
et te laissant venir et entrer et glisser et pousser en faisant ta place
jusqu'à ce qu'ayant mal je te sente rentrer et me sente descendre ayant
mal et complètement envahi et violenté pensant c'est ma mère
qui accouche et il faut qu'il sorte et je vais tout lâcher je vais
pisser partout
sur le point de te dire va t'en va t'en
ayant mal outré craqué repoussé vers les bords de moi
et brusquement te sentant légèrement onduler la hanche et ce serait ton
premier mouvement ton premier geste éveillé volontaire
et alors j'irais et viendrais sur toi, les fesses touchant tes poils et
alternativement les délaissant,
un long moment, très long pour moi bien que plutôt assez court mais
j'aurais mal aux genoux parce que je ne suis pas jeune et je ne
suis pas une femme et mes genoux craquent je suis un homme
vieilli arthrosé
et cela durerait sans terme au point que je m'en lasse et veuille me
libérer retrouver ma personne, mon logis, ma vie,
mais alors j'entendrais quelque chose d'altéré dans ton souffle, et de
plus intraitable dans ton rein,
jusqu'à ce que d'un coup une infime irradiation solaire, un petit
séisme de chaleur, un petit bain de bonté n'éclose au plus
profond de moi,
et je n'aurais jamais rien senti aussi loin, aussi profond, aussi dedans,
aussi loin dans le dedans,
que cette légère et chaude éclosion en moi de ton secret, de ton offre,
de ton âme,
et je resterais un instant stupéfait, immobile, pas sûr,
et tu serais un moment retombé, immobile, respirant,
jusqu'à ce que doucement je t'extraie de moi et te sorte,
et retombe, bête, abasourdi, allongé à ton côté.

Du temps passerait, je regarderais le ciel, et toi par moments. J'aurais mal. Je serais ouvert, forcé. Il faudrait que je me lève, que je pisse. Je reviendrais près de toi. Te regarderais, ainsi allongé, la respiration peu à peu revenue. A nouveau lente, paisible. Toi, à mon côté, mon ami, silencieux, immobile, peut-être rendormi, ou

endormi enfin.

Va sur la mer, file, cours sur les voiles du sommeil, vole mouette juste au dessus de l'écume, balaie les gouttes de ton aile, file fuse ô mon amour au ras du monde mais juste un peu au dessus, comme la caméra qui glisse et qui fonce, bloquée sous l'hydravion, la vitre éclaboussée

Est-ce que tu m'entends ? As-tu écouté tout mon rêve, ou rien, ou seulement la dernière phrase, sans savoir d'où je sors ?

Je te regarde. Tu n'as pas bougé. Sauf la peau du ventre, que gonfle et dégonfle l'air, comme d'un bébé. Il me semble que si tu dormais, tu bougerais un peu. Un voile passerait sur ton front, ou tes sourcils,

il y aurait de petites secousses, des tremblements infimes, des remuevements organiques. Tu es trop immobile pour un endormi, quelque chose en toi se tait, se tapit, guette. Non ? Je me trompe ? Tu dors, vraiment, rien n'est arrivé jusqu'à toi, jusqu'à ce tapis de conscience jeté, plissé entre nous et qui nous lie ? Rien ne t'est parvenu, sinon dans les brumes et les fourrures du rêve, engouffré, avalé par la conscience muette et noire des organes ?

Je te regarde, je m'étonne : de l'écho plus qu'intime, du bousculement plus intérieur à moi que moi-même que provoquent les lignes de ton visage, le moulé de ta bouche, l'ossature (la taille, la fabrique, la sculpture osseuse) de tes joues, de ton front. J'entrevois ce que serait ton crâne, squelettique, décharné, et ne peux comprendre le miracle, la familiarité sans fond qui fait le sceau de ta face,

car ta face ne ressemble pas à celles des miens, tu es d'un autre type, taillé selon une autre prise, une autre empreinte, marqué d'autres aieux, rien ne t'apparente, ne te domicilie dans mes paysages, et quand je te regarde je vois une familiarité plus ancienne que toute famille, plus archaïque, plus gravée, mieux reconnaissable et je te reconnais comme logé au cœur de ma première enfance, comme mon rêve d'abysse, mon proche, mon allié devant les risques et les menaces

je cours vers toi comme à celui qui m'avait quitté ou été enlevé il y a très longtemps, et qu'ici je retrouve, qui viens à moi de ton

lointain souriant, non les bras tendus, non,
mais le regard ouvert, le sourire et le regard discrètement,
délicatement ouverts à ceci qui de moi et de moi seul reconnaît ta
venue et qui nous apparaît, seuls, toi qui vers moi t'avance et
moi qui te vois venir, avec ce très léger sourire qui est notre bien,
notre secret partage, notre alliance invisible sinon à nous,
oui, dans ton visage qui dort, dans l'ossature cadavérique qui le porte,
flotte ton regard, ton infime sourire, la profondeur sans fond de
ton œil, pourtant ici fermé, ton accointance, ta bienvenue.
Tu m'es étranger, absolument, et sur la surface même de ton étrangeté
archaïquement jumeau, siamois, mon pair.
Je m'étonne, du torse, de sa torsion détendue, absente, de l'arc en bas
du cou, et de la force et de l'enfance ici indémêlablement
confondues,
des seins et de cette féminité avortée, épaisse comme le schème d'une
vache à venir qui ne viendra pas,
des orteils tordus et absurdes, épais, écrasés, animaux mais aucun
animal ne les a, brutaux et stupides, sans autre grâce que la
transcendante énigme de leur lourdeur et de leur disposition
mécanique à la charge et au travail,
des montuosités à peine vallonnées qui courrent de la hanche au genou,
de la plissure de boucherie des muscles d'agneau enroulés sur
l'os d'agneau de la jambe, du sexe posé quelque part, peut-être
n'importe où mais tout de même là, comme un sac, une bourse de
pièces dans une pièce de Molière à un valet jetée, comme un don,
et pourtant là, n'importe où, sans autre mystère que sa gratuité, son
excès, sa mauvaise et disgracieuse taille (ô quand tu m'as dit que
le corps de femme était parfait, absolument accompli, non
défiguré par cette ridicule proéminence absurde et ballante, et
quand tu as ri devinant dans mon regard indignation et révolte,
non par révérence à mon corps bien sûr, qui là n'a rien à voir,
mais au tien)
étonné de ce qui court sur et dans tout cet agencement de rouages,
d'os, de tissus et de volutes,
ce qui court dessus et dedans comme ton mystère sans énigme, sans
abîme, sans vertige, comme ta beauté, ton âme,
ce don de toi qui va et flotte, ta vie, ton âme, ton sang. Ce qui
m'étonne, c'est ta peau. Ton âme, c'est ta peau. Et si tu
m'accordais d'y poser mes lèvres ou ma langue, sur chaque

pouce, sur chaque petit carré de ta peau c'est ton âme que je toucherais, et qui jetterait en moi le salut et la grâce. Ce que j'aurais senti presque au bord de ma gorge si j'avais englouti et léché ou vénétré ta trique,

ce qui m'aurait irradié du dedans comme un soleil au plus profond de moi légèrement énucléé,

c'est ton âme chaude et fraîche, c'est ton regard en abîme et ton sourire en esquisse,

c'est ton offre, ta venue, ta noblesse, ta prudence,

ta bonté. Est-ce que tu m'entends, dis ? Nous crois-tu dignes ? Crois-tu à nos bontés épousées, conjointes ? Ou est-ce que je rêve ? Est-ce que je dors ? Suis-je englouti dans l'immatériel, l'impossible ?

Et d'où me viendrait ce mythe, qui me constitue, m'habite et dans quoi je vieillis ? D'où viendrait ce mythe qui se confondrait avec l'erreur de mon corps, avec moi-même, tout moi-même, comme erreur, comme foutaise, comme fumée ?

Suis-je là ? Es-tu là devant moi qui existes et respires ? Ou toute ma vie se tient-elle dans un accident, un dévoiement des choses, un bout de nature absurdement gauchie et voilée ?

Est-ce que tu m'entends ? Que veux-tu ? Me veux-tu au fond de ce silence, de cette nuit du dedans qui peut tout envahir, ou tout moi au moins, où le bâti de ta demeure physique peut s'éloigner, à jamais, vraiment étranger devenu, s'écartant peu à peu comme du quai le bateau dont l'eau grandie, verte, sale, irrémédiablement me sépare ?

L'AUTRE, *rien de brutal, un murmure, retour de loin :*

Eteins la radio.

L'UN, *après un temps, peut-être long, habité par la rumeur des ondes :*

La radio ?

L'AUTRE :

Oui, la radio. Elle me gêne. Eteins-la.

Paris, août 2000